

Une bouffée d'air frais à la Comédie de Genève

Par NICOLA DE MARCHI - Paru le Jeudi 04 Mars 2010

THÉÂTRE - *Relecture fantasque des Dix Commandements, «Oxygène» ébranle les fondements de la société et de son théâtre. Jubilatoire.*

La beauté ne sauvera peut-être pas le monde, ainsi qu'en rêvait Dostoïevski. Mais la conscience, peut-être. Tel pourrait être l'extrême synthèse d'*Oxygène*, du dramaturge russe Ivan Viripaev, dans une mise en scène de Galin Stoev, à l'affiche de la Comédie de Genève jusqu'au 7 mars. En effet, si la beauté n'est pas en point de mire dans cette pièce, c'est bien dans l'horizon moral du salut qu'elle s'inscrit et qu'elle interroge le réel en déjouant les commandements bibliques. Mais si le propos est ample et un brin austère, et les moyens réduits à l'essentiel, les arguments, eux, sont tout sauf anachroniques et rébarbatifs.

«Un théâtre nouveau»

«C'est un spectacle format discothèque que nous jouons aussi bien dans les salles de théâtre que dans les clubs moscovites», annonçait l'auteur, né à Irkoutsk en 1974. Ainsi, aucun rideau n'attend le public sur la scène de la Comédie. D'emblée, le réel s'immisce de partout: «*Oxygène*, remarquait Ivan Viripaev, marque pour moi le départ du plateau traditionnel du théâtre. Je veux faire quelque chose de différent, un théâtre nouveau, sinon j'abandonne. Je ne m'intéresse plus au théâtre traditionnel, avec sa scène et ses coulisses.»

Du coup, tout est fonctionnel à ce qui se profile déjà comme une performance. Et dès que tout le monde a pris place, une musique électro donne l'amorce (Gilles Collard) et deux comédiens annoncent la couleur.

Sasha aime Sasha

«Avez-vous entendu ce qui a été dit aux Anciens – tu ne tueras point; celui qui tuera sera jugé? Moi je connaissais un homme, qui était vraiment dur d'oreille», clame l'un des deux protagonistes.

Une romance improbable prend alors vie entre un Sasha de province (Antoine Oppenheim, survolté) et une Sasha de Moscou (étonnante Céline Bolomey). En commun: l'euphorie, et une désillusion aussi candide que scandaleuse. Comme dans un éternel quart d'heure de gloire, ces malheureux enfants de leur époque livrent alors au public, la gueule au micro, leur histoires. Les Commandements structurent le parlé des comédiens, comme autant de pistes d'un CD. Des variations non linéaires qui s'enchaînent, de paradoxe en non sens, qui se récitent, se slamment à bout de souffle, jusqu'à la béance.

Car ici on ne joue pas: on dit. Et les anecdotes, les (contre-)exemples aux Commandements ne manquent pas: meurtres, trahisons, parjures, en gros : la banalité du mal. N'est-ce pas de cette matière qu'est faite la vie de tous les jours? Ce qui nous manque alors, c'est l'oxygène, une métaphore qui vaut pour la conscience, le sens.

Au final, *Oxygène* se présente comme un coup de poignard asséné au coeur du théâtre. Et on comprend pourquoi la pièce reçoit partout un si bon accueil, depuis sa création française en 2004 à Bruxelles: comme l'indique son titre, Oxygène est une bouffée d'air frais dans le paysage théâtral contemporain.